

Être avant le silence

François Paré

Numéro 85, janvier 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, F. (1996). Être avant le silence. *Liaison*, (85), 33–33.

ÊTRE AVANT LE SILENCE

FRANÇOIS PARÉ, UNIVERSITÉ DE GUELPH

Liaison m'invite à écrire le mot de la fin. Bien sûr, il n'y aura pas de dernier mot. On le voudrait désespérément qu'il n'y en aurait pas. C'est clair. Pas le mien, en tout cas. Nous savons déjà depuis longtemps la valeur symbolique de la frontière, du seuil, de lieux de transgressions qui sont imprimés en nous et dans notre culture. Non, je n'en veux pas de ce dernier mot. Ce sera pour une autre fois.

Et pourtant ! Et pourtant, il faut bien que la page se tourne, mais non sans qu'il reste des indices. Ce sera donc un *post-scriptum*, grand ouvert, comme dans une lettre personnelle à ceux et celles qui m'ont précédé, qui ont dû parler avant moi. « Écris-moi encore, veux-tu ? J'aime tellement avoir de tes nouvelles. La vie est ennuyante dans le Sud... » Et là s'ouvre l'attente de l'Autre. Un *post-scriptum*, comme si on avait peur de mettre fin à une relation, comme une invitation à continuer. Ce *post-scriptum* confirmera, je l'espère, la force des liens qui nous unissent dans le sens.

Je me trouve tout de même chanceux aujourd'hui de pouvoir intervenir, au bout du compte, dans un débat où j'ai dû, alors même qu'il avait lieu, m'absenter. Je suis désolé d'avoir manqué cette rencontre d'écrivains et de discoureurs qui a marqué les dernières années de notre histoire culturelle. *Liaison* a bien fait de publier ces textes alors qu'ils allaient disparaître de notre conscience. C'est tout à fait le travail d'une revue comme celle-ci. Je suis touché par la persistance de ce que j'ai pu écrire ailleurs au sein de discours très bien articulés, ceux de Robert Major et de Robert Yergeau notamment, sur notre culture minoritaire et sur ses caractéristiques, sur sa luminosité particulière. Si la poésie permet d'« allumer le temps », selon la belle expression de Cécile Cloutier, elle est aussi la lumière qui fait éclater les frontières absurdes de l'espace. J'ai remarqué que l'intervention de Robert Yergeau s'ouvrait elle-même sur une série de questions. Il n'y aura pas d'achèvement, ni de totalité. Et pourtant, il y a moins de doutes qu'avant. Ce que démontrent donc ces interventions sur notre culture, c'est que nous savons de plus en plus où nous allons. Je lisais récemment pour la

première fois (et ce ne sera pas la dernière) le magnifique livre de Serge Patrice Thibodeau, *Nous, l'étranger*, et toutes ces lignes étaient l'écho des tensions qui nous habitent :

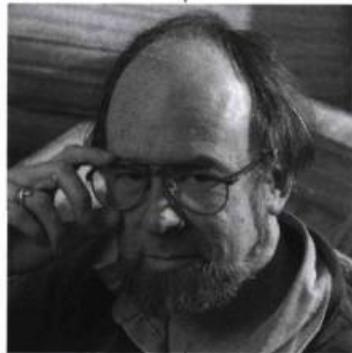
*je ne possède pour ambition que l'errance ponctuelle
de la périphérie m'en aller vers le centre
et de là revenir au contour*

(page 56)¹

Il faudra que nous réfléchissions à cette image prégnante du contour.

D'un autre côté, je ne partage pas une certaine amertume qui parcourt l'intervention d'Hédi Bouraoui. Je me rends bien compte, comme beaucoup d'autres, que la prise en charge d'une communauté culturelle par elle-même peut entraîner l'exclusion, la pauvreté, le rejet, et qu'il y a dans un certain discours franco-ontarien (le mien peut-être aussi) une unanimité qui effraie. Mais à ceux pour qui l'espace manque, peut-on demander de renier les lieux de la communalité ? Une culture a bien besoin d'institutions, de structures de rassemblement, de projets ; elle ne peut être, à mon sens, une convergence aléatoire d'individus souverains, incapables de s'engager avec d'autres, de se compromettre avec d'autres dans une aventure collective. La littérature franco-ontarienne n'a pas été depuis le début des années soixante-dix une littérature du repli. Qu'elle ait posé et pose encore, dans le théâtre notamment et dans ses institutions, la question de l'identité collective et de la place qu'elle peut jouer dans l'ensemble de la culture, c'est tout à fait indéniable. Mais cela ne devrait pas nous détourner de la pluralité qui anime les œuvres qui s'écrivent ici. Il y a en elle un bris irréversible, multiple et fracassant du silence.

Ainsi donc se termine cette lettre. Pour l'instant. Écris-moi. Je m'ennuie de toi. —



1. Serge Patrice Thibodeau, *Nous, l'étranger*, Trois-Rivières (Québec) et Echternach (Luxembourg), Écrits des Forges et Éditions Phi, 1995.